

Buscando huellas de César Manrique Lanzarote visto por Alexis Ravel en *La ceguera del cangrejo* (2019)

Tomó la salida de la ciudad hacia el norte y condujo en dirección a Teguise. Luego continuó hacia Famara. El coche de alquiler era un Seat León blanco que aún olía a nuevo. Esto último lo solucionó fumando sin ningún tipo de reparo.

Desde la capital, habría sido mucho más práctico desviarse hacia el centro de la isla para visitar la Fundación. Sin embargo, ese día no se había propuesto ser práctico, sino cronológico: ver aquel paisaje costero que Olga mencionaba en el primer capítulo. Al llegar a la carretera de acceso a la playa, se paró y salió del coche. Soplaban el viento, pero la marea estaba baja y pudo ver la amplia superficie de la playa, las peñas del Chache formando los riscos de Famara invertidos en el espejo de la orilla. Para ver aquello era para lo que había llegado hasta allí.

La familia de Manrique pasaba las vacaciones de verano en la Caleta de Famara (el pueblo que Ángel tenía ahora mismo a su izquierda), y muchos años más tarde, en una entrevista, el artista había dicho que su principal recuerdo era el de sí mismo de pequeñito desnudo, corriendo como un animal salvaje por aquella playa, con una arena impecable, como un espejo, en la que se reflejaban los acantilados. Y que, ya entonces, se sentía fascinado por lo que él llamaba “la gigantesca belleza de la propia naturaleza de Lanzarote”.

Sí, allí había empezado a formarse aquella mirada que veía lo que otros no podían ver. Allí había comenzado todo.

No sabía si en la época de Manrique habría tipos tirándose en parapente, como los que él veía ahora. Pero, pese a los parapentistas, pese a los kitesurfistas que preparaban sus tablas para meterse en el agua, pese a las familias que aquí y allá luchaban con el viento en su empeño de tomar el sol o darse un baño, la playa era lo bastante grande para continuar pareciendo virgen, tranquila, agradablemente inhóspita.

Se fue hacia la Caleta, aparcó en un descampado y paseó a pie por la población, que no era más que la clásica aldea costera, con casitas enjalbegadas de una o dos plantas, con las puertas y las ventanas pintadas de azul, con zonas sin asfaltar en las inmediaciones de la costa y barquitas varadas en esta o aquella calle, como si la marea las hubiese dejado allí suavemente durante la noche. El pueblo disponía a su vez de su propia zona de playa, la caleta de la Villa. Allí encontró un restaurante marinero que tenía unas cuantas mesas al borde del paseo. Aún no era la una, así que la única en la que se almorzaba era la ocupada por una pareja de guiris, probablemente alemanes, pero le apeteció sentarse allí. Aparte de los guiris, casi al mismo tiempo que él, se sentaron dos peninsulares, con polos y bermudas, que se pusieron a consultar un plano bebiendo cerveza. Pidió una caña y, tras dudar un poco, unas sardinas y unas lapas a la plancha. (...)

(Más tarde) En Yaiza, a los lados de la carretera, la huella del volcán adoptaba formas singulares y aun toleraba las palmeras y los chabocos con higueras o vides que manos humanas habían puesto aquí y allá. Pero en seguida vio el echadero en el que los camelleros acomodaban a los turistas para la visita al parque y después ya no hubo más cultivos, solo un paisaje lunar en el que, de vez en vez, lengüetazos de rofe gris o negro irrumpían en el imperio de la lava colorada.

Se mezcló con los turistas que subían hacia el restaurante El Diablo.

Querían ver lo que habían visto tantas veces por televisión o en los folletos o en los libros de viajes. El trabajador, con una sonrisa de orgullo, dilató demorándose un poco la intriga en llenar un balde de agua, luego indicó a todo el mundo que se apartara del agujero en la tierra y, como un prestidigitador de pueblo, arrojó el agua al boquete. La nube de vapor tardó unos segundos en elevarse en el aire y, cuando lo hizo, vino acompañada por un olor a azufre y castañas asadas que se abrió paso entre los aplausos y las exclamaciones de asombro. No era ninguna sorpresa. Todo el mundo conocía aquella atracción. Sin embargo, los franceses, los alemanes, los rusos que componían el público habían recorrido miles de kilómetros para ver aquello, para olerlo, para poder aplaudir y asombrarse ante aquel túnel que llevaba al centro ardiente del mundo, aunque no fuera verdad, aunque llevara solo hasta la parte superior del manto.

A la recherche des traces de César Manrique à Lanzarote vu par Alexis Ravel dans *La ceguera del cangrejo* (2019)

Il prit la sortie de la ville en direction du nord et conduisit vers Teguise. Ensuite il continua vers Famara. La voiture de location était une Seat León blanche qui sentait encore le neuf. Il y remédia en fumant sans aucune limite.

Depuis la capitale, il aurait été beaucoup plus pratique de faire un détour par le centre de l'île pour visiter la Fondation. Cependant, ce jour-là, il n'avait pas jugé bon d'être pratique mais chronologique : voir ce paysage côtier qu'Olga mentionnait dans le premier chapitre. En arrivant à la route d'accès à la plage, il s'arrêta et sortit de la voiture. Le vent soufflait mais la marée était basse et il put voir la vaste étendue de la plage, les rochers du Chache formant les roches escarpées de Famara inversées dans le miroir du rivage. C'était pour voir cela qu'il était venu jusque-là.

La famille de Manrique passait ses vacances d'été à la Caleta de Famara (le village qu'Angel avait maintenant à sa gauche) et quelques années plus tard, dans une interview, l'artiste avait dit que son souvenir principal c'était lui-même, tout petit et tout nu, courant comme un animal sauvage sur cette plage, au sable parfait, comme un miroir, sur lequel se reflétaient les falaises. Et qu'alors, déjà, il se sentait fasciné par ce que lui appelait « la gigantesque beauté de la nature même de Lanzarote ».

Oui, c'était là que ce regard qui voyait ce que les autres ne voyaient pas, avait commencé à se former. Tout avait commencé là.

Il ne savait pas si, à l'époque de Manrique, il y pouvait y avoir des gars qui s'élançaient en parapente, comme ceux qu'il voyait maintenant. Mais en dépit des parapentistes et des kitesurfeurs qui préparaient leurs planches pour se mettre à l'eau, en dépit des familles qui ici et là luttait contre le vent en tentant de prendre le soleil ou de se baigner, la plage était assez grande pour continuer à paraître vierge, tranquille, agréablement inhospitalière.

Il alla vers la Caleta, se gara dans un terrain vague et se promena à pied dans la localité qui n'était rien de plus que le village côtier classique avec des petites maisons blanchies à la chaux d'un ou deux étages, avec les portes et les fenêtres peintes en bleu, avec des zones non goudronnées près de la côte et des petites barques échouées dans l'une ou l'autre rue, comme si la marée les avait déposées tout doucement pendant la nuit. Le village disposait en même temps de sa propre zone de plage, la crique de la Villa. Là, il trouva un restaurant de pêcheurs qui avait quelques tables au bord de la promenade. Il n'était pas encore une heure, de sorte que, la seule table à laquelle on déjeunait était occupée par un couple de touristes étrangers, probablement des allemands, mais il eut envie de s'asseoir là. A part les touristes, presque en même temps que lui, s'assirent deux habitants de la péninsule, vêtus de polos et bermudas, qui se mirent à consulter un plan en buvant de la bière. Il commanda un demi et, après quelques hésitations, des sardines et quelques berniques à la plancha.

(Plus tard) à Yaiza, de chaque côté de la route, la trace du volcan adoptait des formes singulières et tolérait même les palmiers et les tranchées plantées de figuiers ou de vigne que des mains humaines avaient placés ici et là. Mais tout de suite il vit la station où les chameliers installaient les touristes pour la visite du parc et ensuite il n'y eut plus de cultures, seulement un paysage lunaire sur lequel de temps en temps de longues langues de sable volcanique gris ou noir faisaient irruption dans l'empire de la lave rouge.

Il se mêla aux touristes qui montaient vers le restaurant El Diablo.

Ils voulaient voir ce qu'ils avaient vu tant de fois à la télévision ou sur des dépliants ou dans les livres de voyages. L'employé, avec un sourire orgueilleux, fit traîner en longueur le suspens en remplissant un seau d'eau, ensuite il demanda à tout le monde de s'écarter du trou dans la terre et, comme un prestidigitateur populaire, il versa l'eau du récipient. Le nuage de vapeur mit quelques secondes à s'élever dans les airs, accompagné à ce moment-là d'une odeur de soufre et de châtaignes grillées, qui donna lieu à des applaudissements et à des exclamations de stupeur. Il ne s'agissait pas d'une surprise. Tout le monde connaissait cette attraction. Cependant les français, les allemands et les russes qui composaient le public avaient parcouru des milliers de kilomètres pour voir cela, pour le sentir, pour pouvoir applaudir et s'étonner devant ce tunnel qui conduisait au centre ardent du monde, même si ce n'était pas vrai, même s'il ne conduisait qu'à la partie supérieure du manteau terrestre.